

NOIRAUD

I

—N'ayez pas peur, monsieur, vous ne manquerez pas le train... Voilà quinze ans que je mène des voyageurs au chemin de fer... et jamais je ne leur ai fait manquer le train !

—Cependant...

—Oh! ne regardez pas votre montre... Il y a une chose que vous ne savez pas et qu'il faut savoir et que votre montre ne vous dira pas... C'est que le train est toujours en retard d'un quart d'heure... Il n'y a pas d'exemple que le train n'ait pas été en retard d'un quart d'heure.

Il y en eut un ce jour-là. Le train avait été exact et je le manquai. Mon cocher était furieux.

—Il faut prévenir, disait-il au chef de gare, il faut prévenir si vos trains, tout d'un coup, se mettent à partir à l'heure... Jamais on n'a vu ça !

Et, prenant à témoin tous les assistants :

—N'est-ce pas qu'on n'a jamais vu ça ? Je ne veux pas paraître fautif près de monsieur. Un train à l'heure!... Un train à l'heure!... Dites-lui bien que c'est la première fois que ça arrive.

Je n'en avais pas moins trois grandes heures à passer dans un très mélancolique village du canton de Vaud, flanqué de deux mélancoliques montagnes qui avaient deux petites houppettes de neige sur la tête.

Comment tuer ces trois heures ? A mon tour j'invoquai l'assistance... Et ce fut nouveau cri :

—Allez voir le Chaudron! il n'y a que ça à voir.

—Et où est-il, ce Chaudron ?

—Sur la montagne à droite, à mi-côte.

Mais le chemin était un peu compliqué; on me conseillait de prendre un guide, et là-bas, là-bas, dans cette petite maison blanche avec des volets verts, je devais trouver le meilleur guide du pays, un brave homme, le père Simon.

II

Je m'en allai frapper à la porte de la maison.

Une vieille femme vint m'ouvrir.

—Le père Simon ?

—C'est bien ici. Si c'est pour aller au Chaudron...

Oui, c'est pour aller au Chaudron.

—Eh bien! il ne va pas bien depuis ce matin, le père Simon... Il n'a pas de jambes... Il ne peut pas sortir... Seulement, ne vous inquiétez pas, il y a quelqu'un pour le remplacer... il y a Noiraud. Seulement, il faut que je vous prévienne... Ce n'est pas une personne, Noiraud.

—Pas une personne ?

—Non, c'est notre chien.

—Comment, votre chien ?

—Oui, Noiraud... Et il vous conduira très bien, aussi bien que son maître... il a l'habitude...

—L'habitude ?

—Certainement, depuis des années, le père Simon l'emmène avec lui... Alors il apprit à connaître les endroits et maintenant il fait très bien sa petite affaire tout seul. Il ne lui manque que la parole... Mais ça n'est pas nécessaire, la parole... Si c'était pour montrer un monument, oui, parce qu'alors il faut savoir faire des récits et dire des dates historiques... mais ici, il n'y a que des beautés de la nature. Prenez Noiraud. Et puis, ça vous coûtera moins cher... c'est trois francs mon mari; Noiraud ça n'est que trente sous.

—Eh bien! où est-il Noiraud ?

—Il se repose au soleil, dans le jardin... Il a déjà mené des Anglais, ce matin, au Chaudron. Je l'appelle, pas vrai? Noiraud! Noiraud!

Il arriva d'un bond par la fenêtre. C'était un assez vilain petit chien noir à longs poils frisés; il ne payait pas de mine; mais il avait cependant dans toute sa personne un certain air de gravité, de décision, d'importance. Son premier regard fut pour moi, un regard qui disait clairement: "C'est un voyageur. Il veut voir le Chaudron".

Un train manqué me suffisait pour ce jour-là, et je tenais essentiellement à ne pas m'exposer une seconde fois à une pareille mésaventure. J'expliquai à cette brave femme que je n'avais que trois heures pour ma promenade au Chaudron.

—Oh! je sais bien, me disait-elle, vous voulez prendre le train de quatre heures. Ne craignez rien, Noiraud vous ramènera à temps...

Mais Noiraud ne paraissait pas du tout disposé à se mettre en route. Il restait là, immobile, regardant sa maîtresse avec une certaine agitation.

—Ah! je suis bête, dit la vieille femme. J'oubliais... j'oubliais le sucre...

Elle alla prendre quatre morceaux de sucre dans un tiroir et, me les remettant :

—Voilà pourquoi il ne voulait pas partir... Vous n'aviez pas les morceaux de sucre. Tu vois, Noiraud, le monsieur a le sucre. Allons, en route... Au Chaudron! au Chaudron! au Chaudron!

III

Elle répéta ces mots trois fois en parlant très lentement et très distinctement, et pendant ce temps, moi, j'examinais Noiraud avec attention. Il répondait aux paroles de sa maîtresse par de petits signes de tête qui allaient en s'accroissant. On pouvait les traduire ainsi: "Oui... oui... au Chaudron... j'ai compris... Le monsieur a les morceaux de sucre... et nous allons au Chaudron... C'est entendu. Me prenez-vous pour une bête?"

Et sans laisser finir le troisième: Au Chaudron! de Mme Simon, Noiraud, évidemment blessé, tourna les talons, vint se planter en face de moi et, du regard, me montrant la porte, me dit aussi nettement qu'il était permis à un chien de le dire :

—Allons, venez-vous ?...

Je le suivis docilement. Nous partîmes tous les deux, lui devant, moi derrière... Des enfants qui gaminait dans la rue reconnurent mon guide.

—Eh! Noiraud! Bonjour, Noiraud!

Ils voulaient jouer avec le chien; mais il tourna la tête d'un air dédaigneux, de l'air d'un chien qui n'a pas le temps de s'amuser, d'un chien qui est en train de faire son devoir et de gagner trente sous. Un des enfants s'écria :

—Laissez-le donc, il conduit le m'sieu au Chaudron... Bonjour, m'sieu!

Et tous de rire en répétant :

—Bonjour, m'sieu !

Je souriais, mais gauchement. J'avais hâte de sortir du village et de me trouver seul avec Noiraud, en face des beautés de la nature.

Ces beautés de la nature furent, pour commencer, une affreuse route poussiéreuse et brûlante, sous un soleil de plomb. Le chien marchait d'un pas alerte et je me fatiguais à le suivre. J'essayais de modérer son allure: "Noiraud, allons, Noiraud, mon garçon, pas si vite..." Noiraud faisait la sourde oreille, poursuivait son petit bonhomme de chemin, et fut pris bursquement d'un véritable accès de colère quand je voulus m'asseoir, au coin d'un champ, sous un arbre qui donnait une ombre grêle. Il aboyait d'une petite voix rageuse, me jetait des regards irrités... Evidemment, ce que je faisais était contraire à la règle... Et les jappements étaient si aigus, si agaçants, que je me levai pour reprendre ma route.

Quelques minutes après, nous entrions dans un délicieux chemin tout fleuri, tout ombreux, tout parfumé, tout plein de la fraîcheur et du murmure des sources... Noiraud, tout aussitôt, se glissa sous bois, prit le galop et disparut dans le sentier. Je le suivais, un peu haletant. Je n'avais pas fait une centaine de pas que je trouvais mon Noiraud qui m'attendait, la tête haute et l'œil brillant, dans une sorte de salle de verdure égayée par la chanson d'une mignonnette cascade. Il y avait là un vieux banc rustique, et le regard de Noiraud allait avec impatience de mes yeux à ce banc et de ce banc à mes yeux. Je commençais à comprendre le langage de Noiraud.

—A la bonne heure, me disait-il, voilà une place pour se reposer... Il fait bon, ici... Il fait frais... Tu étais bête... Tu voulais t'arrêter en plein soleil... Allons, tu peux t'asseoir, je te le permets.

Et je m'arrêtai... et je m'assis... et j'allumai un cigare. Je fis presque le mouvement d'en offrir un à Noiraud. Il fumait peut-être... Mais je pensai qu'il préférerait un morceau de sucre. Il l'attrapa au vol fort adroitement, le croqua, se coucha et s'assoupit à mes pieds. Il était habitué à faire à cette place une petite halte et une petite sieste.

Il ne dormit guère qu'une dizaine de minutes. J'étais, d'ailleurs, parfaitement tranquille; Noiraud commençait à m'inspirer une confiance absolue. J'étais résolu à lui obéir aveuglément. Il se leva, s'étira, me jeta ce petit regard qui signifiait: "En route, mon ami... en route". Et nous voilà, comme deux vieux amis, cheminant sous bois.

Un chemin se présente à gauche. Courte hésitation de Noiraud... Il réfléchit. Puis il passe... Et voici qu'il s'arrête. Il a dû se tromper... Oui, car il revient sur ses pas et nous prenons ce chemin à gauche qui, tout d'un coup, au bout d'une centaine de pas, nous conduit à une sorte de cirque; et

Noiraud, le nez en l'air, m'invite à contempler la très respectable hauteur de l'infranchissable muraille de rochers qui ferme ce cirque... Lorsque Noiraud pense que j'ai suffisamment contemplé, il fait volte-face, et nous reprenons notre petit sentier sous bois. Noiraud avait oublié de me montrer le cirque de rochers... une légère faute qui avait été bien vite réparée.

La route bientôt devient très montueuse, très dure... Je n'avance plus que lentement, avec des précautions infinies. Noiraud, lui, saute lestement de roche en roche, mais il ne m'abandonne pas... Il m'attend, en attachant sur moi des regards chargés de la plus touchante sollicitude. Enfin, je commence à entendre comme un bouillonnement; Noiraud se met à japper joyeusement.

Courage, me dit-il, courage... Nous arrivons, tu vas voir le Chaudron.

C'est, en effet, le Chaudron. Une source assez modeste, d'une hauteur également modeste, tombe avec des rejaillissements et des rebondissements dans une grande roche légèrement creusée. Je ne me consolerais pas d'avoir fait cette laborieuse ascension pour voir cette médiocre merveille si je n'avais eu pour compagnon de route ce brave Noiraud qui est, lui, bien plus intéressant et bien plus remarquable que le Chaudron.

IV

De chaque côté de la source, dans de petits chalets suisses, sont installées deux laiteries tenues par deux petites Suissesses, l'une blonde, l'autre brune; toutes deux en costume national, guettant mon arrivée, sur le seuil de leurs maisonnettes, vraies petites boîtes découpées à la mécanique.

Il me semble que la petite blonde a de très jolis yeux, et j'avais déjà fait trois ou quatre pas de son côté, lorsque Noiraud, éclatant en aboiements furieux, me barre résolument le passage. Aurait-il une préférence pour la petite brune? Je change de direction. C'était bien cela. Noiraud s'apaise comme par enchantement quand il me voit assis à une table devant la maison de sa jeune protégée. Je demande une tasse de lait. L'amie de Noiraud rentre dans son petit joujou et Noiraud se faufile à sa suite dans la maison. Par une fenêtre entre-bâillée, je suis des yeux mon Noiraud... Le misérable! On le sert avant moi. C'est lui qui, le premier, a sa grande jatte de lait. Il est vendu !

Après quoi, avec des gouttelettes blanches suspendues à ses moustaches, Noiraud vient me tenir compagnie et me regarder boire mon lait. Je lui donne un morceau de sucre et tous deux, absolument satisfaits l'un de l'autre, respirant à pleins poumons l'air vif de la montagne, nous passons, à trois ou quatre cents mètres d'altitude, une demi-heure délicieuse.

Noiraud commence à donner quelques signes d'impatience. Je lis maintenant dans ses yeux à livre ouvert. Il faut partir... Je paie, je me lève et, pendant que je m'en vais à droite vers le chemin qui nous a amenés sur la montagne, je vois mon Noiraud qui va se planter à gauche, à l'entrée d'un autre chemin. Il attache sur moi un regard sérieux, sévère. Comme la silencieuse éloquence de Noiraud m'est devenue familière !

—Quelle opinion as-tu de moi? me dit Noiraud. Crois-tu que je vais te faire passer deux fois par la même route? Non pas, vraiment... Je suis un bon guide... Je sais mon métier... Nous allons redescendre par un autre chemin.

Nous redescendons par cet autre chemin, qui est beaucoup plus joli que le premier. Noiraud, tout guilleret, se retourne souvent vers moi avec un petit air de triomphe et de joie. Nous traversons le village et, sur la place de la gare, Noiraud est assailli par trois ou quatre chiens de ses amis qui paraissent fort en humeur de bavarder et de jouer un peu avec leur camarade. Ils veulent l'arrêter au passage, mais Noiraud, grognant, grondant, repousse vivement leurs avances.

—Vous voyez bien que j'ai à faire... Je conduis ce monsieur à la gare.

Ce n'est que dans la salle d'attente qu'il consent à se séparer de moi — après avoir croqué gaiement les deux derniers morceaux de sucre — et voici comment je traduis le regard d'adieu de Noiraud :

—Nous sommes en avance de vingt minutes. Ce n'est pas moi qui t'aurais fait manquer le train! Allons! bon voyage!

LUDOVIC HALEVY,

de l'Académie Française.